

Grandir sans éducation : Déirdre Bergeron

Témoignage présenté du 4 novembre au 7 décembre 2015, en France et au Benelux.

Où je suis née

Mon père a entrepris une grande quête d'authenticité dans la deuxième partie de sa vie. Auparavant, il avait été professeur, tout comme ma mère, qui était d'ailleurs son étudiante au moment de leur rencontre. Il avait eu une première femme et une première fille qui, elle, était allée à l'école. Dans la quarantaine, mon père a décidé de changer de vie. Il a donc quitté Montréal et s'est rendu dans un petit village qui s'appelle McWatters près de Rouyn-Noranda, à sept heures de route de Montréal, dans une zone qu'il avait découverte en tant que conférencier et qu'il trouvait magnifique. Il s'était dit : « Je vais retaper la maison et c'est là que je vais vivre. » Ils ont construit des bâtiments et toute une petite ferme familiale. Il a créé son domaine et nous sommes venues au monde dans ce cadre.

Dans cette quête d'authenticité, il allait de soi que nous allions naître à la maison, que nous allions être allaitées et que nous allions être souvent portées. On était avec eux dans tous leurs mouvements, toutes leurs activités. Évidemment, on n'avait pas eu de vaccins à la naissance et on n'était pas allées à l'hôpital. Dans la philosophie de mes parents, il ne fallait pas nous laisser pleurer, c'est-à-dire que pour eux les pleurs étaient des besoins et non pas des caprices ; ils ont donc toujours été là pour nous, très proches.

Plus tard, tandis qu'on grandissait dans notre milieu familial, mon père essayait de ne pas créer d'interdits, surtout quand on était toutes petites, de ne pas nous empêcher de connaître tout ce qui nous entourait. Son idée était qu'en fait, en voulant œuvrer pour le bien de l'enfant et lui assurer une sécurité, son élan naturel de découverte était peut-être brimé. Quand nous arrivions près d'une source de chaleur, il n'allait pas nous déstabiliser en nous criant : « Attention, tu vas te brûler ! » mais bien : « Voici le four, il dégage de la chaleur. » Et, en effet, nous voyions que le four était chaud et nous reculions. Nous avions accès à des allumettes si on montait sur une chaise, parfois à des couteaux et à tout ce qu'il y avait dans la maison. Il n'y avait pas d'interdit. Entendons-nous bien : à six mois, nous ne jouions pas avec des couteaux, mais lorsqu'on découvrait un outil, on apprenait à s'en servir et chaque outil avait sa raison d'être.

Pour illustrer cela, lorsque j'étais un peu plus âgée, nous avons eu la visite d'un cousin avec sa femme, et leur enfant d'à peu près deux ans et demi, qui était à table juste à côté de mon père.

L'enfant voit sur la table une pomme et un couteau et se dit « Ouah ! » J'imagine qu'il se disait : « Je vais pouvoir enfin couper une pomme comme le font les grands ! » Alors il a pris la pomme et le couteau et les parents ont eu très peur. Mais ils se sont dit : « Oh ! on est chez Léandre, on ne fait rien ! », et mon père : « Laissez-le ! Laissez-le ! ». En effet, il piquait la pomme, il piquait assez bien, le couteau était assez tranchant et parfois ça allait jusque de l'autre côté de la pomme. Mon père lui a dit : « Ça pique, hein ? »



et le couteau (Photo Sylvain Richer)

C'est ainsi que nous avons découvert notre environnement.

Il n'y avait pas d'interdit, parce que, bien sûr, lorsque mon père était petit, il vivait dans un monde rempli d'interdits. En fait, il n'avait pas accès à des couteaux. Le jour où il a eu accès à un couteau, ce couteau, qui était pour quelques instants sans surveillance des parents, il l'a pris, il est parti se cacher dans une armoire, et là il s'est assez bien coupé la main. Il s'est donc dit qu'il y avait sûrement un moyen de faire autrement pour que les enfants n'aient pas tellement envie de jouer avec les couteaux, pour ne pas créer chez eux cet attrait de l'objet interdit. Et, de fait, nous ne jouions pas tellement avec nos couteaux : on les utilisait pour couper et pour faire des choses, mais pas en autodéfense ou comme un jeu.

Notre quotidien était le même que celui des adultes. On n'avait pas l'impression d'être des enfants et qu'un jour on aurait droit à autre chose, mais qu'on était des humains et qu'on faisait partie de leur vie. Le déroulement de notre vie était assez simple.

Nous avons donc grandi dans cette maison de campagne et mes deux parents, anciens professeurs, ont trouvé d'autres façons de gagner leur vie. Quand j'étais toute petite, ils faisaient, tous les deux, table d'hôte. Ma mère avait pris des cours d'hôtellerie et faisait de grandes préparations pour de grandes tablées. Dix, vingt, trente personnes réservaient, puis venaient dans notre milieu familial avec des petits enfants qui couraient partout, et mon papa faisait le service. C'était un moment où il y avait énormément de gens qui passaient chez nous, notamment des Français, parce que leur table était devenue réputée : « Quand on veut bien manger, on va chez Léandre ! » C'était super, j'avais plein de visites, plein d'amis. J'étais triste quand ils partaient, le soir venu.

Quand ma mère a fait une dépression, notre maison est passée officiellement de table d'hôte à boulangerie. Mon père est donc devenu boulanger. Il boulange toujours, à quatre-vingt-deux ans. Ce n'était pas tout à fait légal comme boulangerie : on peut faire du pain chez soi, mais pas pour ensuite le vendre dans un magasin. Parce que les lieux où on le fait sont trop durs à inspecter (puisque c'est une maison où vivent des gens). En conséquence, à un moment donné, mon père a dû contourner le règlement pour continuer à produire du pain et le vendre dans un magasin dont on lui avait fait cadeau. Les gens qui s'en occupaient auparavant voulaient changer d'activité. Il a donc hérité de ce magasin. Il a alors choisi de donner son pain parce, le faisant chez lui, il ne pouvait pas le vendre, même si c'était dans son propre magasin. Depuis 2002, il donne donc son pain, et les gens laissent des contributions volontaires.

Aller à l'école

C'est dans ce milieu-là que nous avons grandi. Moi toute petite, je voulais découvrir le monde, je voulais faire plein de choses, je voulais aller à Paris, à quatre ans, et je me suis dit qu'une façon de découvrir le monde, c'était d'aller à l'école :

« Moi je veux aller en maternelle.

— Ah oui ? Tu veux aller à la maternelle ?

— Oui ! C'est formidable, je veux découvrir la vie ! »

Alors je suis allée à la maternelle. Ça s'est très bien passé. C'était très relax, c'était du bricolage. Il n'y avait pas vraiment de programme inséré, caché.

Moi, dans mon univers familial, je participais à toutes sortes d'activités. J'accompagnais mon père dans les bois, je vivais à même la table d'hôtes, mais on ne m'avait jamais demandé de faire quelque chose immédiatement et sans raison, c'est-à-dire qu'on ne m'avait jamais dit : « Maintenant, on fait un dessin », « Maintenant, on fait ça », « Là, c'est l'heure de... » Il y avait des moments où on mangeait à table tous ensemble, mais rien n'était imposé au nom d'une quelconque logique abstraite que je n'aurais pas comprise.

Mais à l'école, en première année (au CP), je devais faire quelque chose selon un programme qui ne correspondait à rien concrètement, et cela ne m'était jamais arrivé. Je me disais : « C'est bizarre qu'ils fonctionnent comme ça, parce qu'en fait comment est-ce qu'on peut tous, en même

temps, avoir envie de faire la même chose ? » Je ne comprenais tout simplement pas. La professeure, voyant que j'étais un peu perdue, m'a dit :

« Déirdre, ici on fait tous la même chose en même temps. Là, on fait des mathématiques, après on va faire tel truc, après on va apprendre les lettres... »

— Ah oui, mais moi, non, je ne ferai pas ça parce que je ne fonctionne pas comme ça.

— Oui, d'accord, Déirdre. Alors ici on fait tous la même chose en même temps.

— Ah mais s'ils veulent le faire, pas de problème, mais moi je ne le ferai pas. »

La relation est devenue de plus en plus corsée entre la professeure et moi. Je n'essayais pas d'inspirer la révolte, je disais tout simplement que je ne fonctionnais pas comme ça, et je ne voyais pas pourquoi je fonctionnerais comme ça. Je trouvais ça un peu bizarre qu'elle, elle décide qu'on s'attarde à des chiffres, quand moi j'aurais fait un dessin ou autre chose. Je ne voyais vraiment pas ce que ça venait faire dans ma vie.

Je suis donc devenue officiellement la pire élève de la classe. Elle avait collé une table à son bureau de professeure avec une petite chaise qui allait avec, devant toute la classe. C'était le « piquet », la place de l'enfant qui agissait mal, qui ne faisait jamais ce qu'on lui demandait de faire – et j'étais toujours assise là. C'était ma place. J'ai donc commencé à comprendre qu'il y avait des choses que je ne saisisais pas et que j'étais une très mauvaise élève.

Mon élan créatif me poussait à me dire, en réponse à un problème mathématique : « Au lieu de faire un quatre qui n'est pas beau, je vais en dessiner un super beau, comme celui sur l'horloge, en calligraphie ! » Alors j'ai amené mon papier : « Non ! » Qu'est-ce que je ne comprenais pas ? « Deux plus deux, il me semble que ça fait quatre, il me semble que ça faisait quatre hier. Il y a quelque chose que je ne comprends pas. » Donc j'ai réécrit, toujours en calligraphiant, plusieurs fois, et la professeure rejetait toujours ma réponse. Je me suis dit : « Mais ça ne se peut pas, quand même, je sais que deux plus deux, ça fait quatre. » J'ai finalement fait un quatre sans le calligraphier et je l'ai présenté : « Bon, tu vois quand tu veux ! »

— C'est juste que moi, je trouvais ça plus beau comme ça. »

J'ai donc demandé à mon père de quitter l'école après les fêtes. Il aurait pu me dire de persévérer, mais mon père était du genre à s'écrier : « Tu fais bien de quitter ! L'école est une prison ! Délivre-toi, ma fille ! »

— Ah oui, papa ? D'accord ! Je me délivre. »

Je me suis donc délivrée. Mais comme j'avais été inscrite à l'école, nous avons dû, pour la fin de ma première année et pour ma deuxième année, faire l'école à la maison, avec les programmes de la commission scolaire. Tout était conforme : je devais chaque semaine faire quelques petits travaux afin d'être prête pour l'examen. Pour me faire faire cela, mon papa était, en fait, assez habile. Il m'expliquait qu'il fallait que je rassure la commission scolaire parce que j'étais en réalité une très jeune décrocheuse – sans doute la plus jeune – et qu'ils étaient très stressés par rapport à ça. « Oh, d'accord, on va rassurer la commission scolaire ! » Je me suis donc mise au travail et tout s'est très bien passé. À la fin de ma deuxième année, la dame qui me faisait passer tous les examens a dit à mon père : « Oh mais c'est formidable, Déirdre avance très vite, elle pourrait faire sa troisième année pendant l'été, puis ensuite enchaîner sa quatrième, et puis peut-être faire la cinquième l'été d'après, donc en fait ça pourrait... »

— Non, ça va ! Ça va ! » D'un air de dire : « On veut juste que vous nous foutiez la paix, on n'est pas là pour accélérer les choses, ça va très bien comme ça ! »

Cet été-là, une dame est venue chez nous ; elle avait trois enfants et avait décidé de faire l'essai d'une école Steiner-Waldorf à Ottawa, à six heures de route au sud de chez nous. Elle m'a rencontrée et a demandé à mon père : « Est-ce que Déirdre viendrait habiter chez nous pour faire l'expérience de cette école alternative ? » Mon père a donc dit qu'il allait me demander. « Déirdre, est-ce que tu as envie d'aller vivre dans une autre famille, à six heures de route d'ici, pour essayer ça un an ? »

— Oui ! Je suis partante ! » Une nouvelle aventure : j'y vais.

Je suis donc partie, j'ai appris à vivre dans cette famille avec des parents beaucoup plus stricts que les miens. J'ai rencontré la discipline, et des enfants plutôt indisciplinés aussi. L'école où je suis allée était anglophone, et j'étais de ce fait en immersion complète anglaise. Je n'ai pas appris grand-chose durant cette année, mais j'ai appris cette nouvelle langue. À la fin de cette année, j'ai décidé de revenir parce qu'à huit-neuf ans, je trouvais plutôt difficile d'être si loin de ma famille. J'ai dit : « Papa, je reviens. »

Cette année-là, mon père et une famille des environs ont décidé de créer une école à la maison avec les trois enfants de cette famille, Phèdre et moi. Nous étions donc cinq et nous faisions une école appelée au Québec une école de rang. C'est le « rang » dans le sens de « chemin de campagne », quand les enfants à l'époque se regroupaient, il y a très longtemps, pour aller à l'école de campagne, tous âges confondus, dans une grande classe.

Nous avons fait cela pendant un an et puis finalement le projet n'a pas continué plus longtemps. Ma tante m'a dit alors : « Déirdre, moi je retourne à Ottawa, je vais ouvrir une nouvelle école Waldorf bilingue. C'est un projet encore embryonnaire, mais on se lance là-dedans.

— Oh, ce serait chouette, tu en as de la chance ! J'aimerais y aller.

— Eh bien, viens chez nous ! »

Je suis donc repartie et j'ai habité chez mon oncle et ma tante pendant deux ans. Encore une fois, je me suis adaptée à un autre univers. Deux ans plus tard, j'en avais assez. Encore une fois, c'était plutôt loin de ma famille et j'avais envie de me rapprocher. Donc je suis revenue. Là, à douze ans, j'ai pris une année sabbatique. L'année d'après, j'ai commencé à travailler pour le magasin de mon père, et j'y ai travaillé pendant dix ans.

Et mes sœurs ?

Mes sœurs, de leur côté, ne sont jamais allées à l'école. Je leur ai demandé pourquoi. Il y a différentes raisons : premièrement, elles m'entendaient parfois parler un peu de l'école et cela n'avait pas l'air génial. Elles se sont donc demandées pourquoi elles y iraient. Mon père ne leur avait jamais dit qu'il fallait qu'elles aillent à l'école, et de toute façon elles l'entendaient dire parfois que l'école était une prison. Elles se sont dit qu'elles n'avaient pas très envie d'aller en prison. C'est ainsi qu'elles n'y sont jamais allées.

Comment ont-elles appris à lire ? À écrire ? À compter ? Pour répondre à ces questions, j'ai appelé Cassandra avant de venir en France, et je lui ai dit : « Cassandra, j'ai besoin de faits. À quel âge as-tu appris à compter ?

— Aucune idée.

— Oui, mais là j'ai besoin de faits, Cassandra !

— Non mais je ne sais pas ! »

Pourtant, je vous assure qu'elle sait compter, et depuis fort longtemps. Elle avait la bosse des maths, sans problème. On ne sait pas quand, mais c'est venu naturellement. On imagine qu'elle a vu des chiffres et un jour ça a fait sens pour elle. D'après moi, c'était autour de trois ans.

Phèdre, de son côté, me disait que, pour elle, les chiffres ont commencé à faire du sens dans sa tête quand, dans notre quotidien, il fallait qu'elle mette le même nombre de produits dans des sacs. Elle s'est dit : « Il doit y avoir une technique pour ça, pour simplifier, pour être sûr qu'on a toujours le même nombre. » Elle a donc découvert les méthodes de comptage et c'est comme ça que ça s'est développé. Je crois qu'elle avait à peu près trois ans aussi.

Voilà, la base des mathématiques était enclenchée.

La lecture, maintenant. Mes parents avaient beaucoup de livres. Ce sont d'anciens professeurs. Ma mère doit avoir six mille livres de cuisine, mon père a environ deux mille livres, de politique, sur comment bâtir sa maison soi-même, etc. Des livres, il y en avait donc partout. Nos parents nous lisaient très souvent des histoires, le matin moins, parce que le matin il y avait la boulangerie, c'était très actif dans la maison, mais tous les soirs, même s'il était fatigué de sa journée de boulanger et de fermier, mon père s'asseyait avec nous pour nous lire une histoire.

Phèdre, à un moment donné, en écoutant une histoire sur son épaule, s'est rendu compte qu'il y avait une logique dans ces lettres qu'on aligne ensemble pour faire des mots, puis des phrases. « Il ne dit pas n'importe quoi, le papa ! Il y a une logique là-dedans ! » Et c'est comme ça que ça s'est clarifié dans sa tête. Je crois que c'était vers l'âge de six ou sept ans. Elle a appris à lire naturellement, facilement, et donc elle a commencé à lire beaucoup, et à lire des livres à Cassandra. Celle-ci n'avait donc pas vraiment besoin d'apprendre à lire puisque Phèdre était là pour lui faire la lecture.

À un moment donné, Cassandra a néanmoins dit à mon père : « Je sais lire !

— Ah oui ? C'est formidable ! Mais depuis quand ? Montre-moi ça ! »

Alors elle lui a montré un livre qu'elle avait appris par cœur, elle savait exactement quel mot allait avec quel son, donc selon elle, elle savait lire. Alors mon père a dit : « C'est formidable ! Mais, savoir lire ce n'est pas tout à fait ça. Quand tu voudras, on regardera comment ça fonctionne, la lecture. »

À dix ans, elle a fait un cauchemar où elle se retrouvait dans une famille où l'on se rendait compte qu'elle ne savait toujours pas lire à dix ans. Alors elle s'est levée ce matin-là avec un petit coup de stress et elle est allée voir mon père : « Papa ! C'est aujourd'hui que j'apprends à lire ! » Et mon papa : « Ah oui ? C'est maintenant. C'est là ?

— Oui, maintenant !

— Oui, on s'y met ! »

Alors ils s'y sont mis et, selon ma mémoire, cela a été extrêmement rapide. Après trois jours, elle savait lire.

Pour l'écriture, elles avaient appris très rapidement toutes les lettres, sans nécessairement pratiquer l'alphabet, mais parce que ça faisait partie de leur environnement. Elles aimaient bien écrire la liste des courses. Elles demandaient à papa comment on écrit « pomme » ou « banane »... Ensuite, elles ont correspondu avec des amies. Mon père leur a suggéré à l'adolescence, vers treize-quinze ans : « Est-ce que vous avez envie de connaître les mots, sans avoir à me les demander ? Vous seriez ainsi plus autonomes pour l'écriture ? Nous pourrions faire des dictées...

— C'est une super idée de ne plus avoir à dépendre de toi pour savoir comment écrire ! »

Alors elles s'y sont mises : pendant que mon père le matin boulangeait, pétrissait son pain, enfournait, il lisait un texte et elles procédaient à la dictée et à sa correction.

Voilà brièvement comment nous avons vécu notre jeunesse. Je pourrais en parler longuement, il s'agit quand même de la vie de cinq personnes et d'un contexte de vie à la campagne, avec mille et une activités et découvertes.

Mes dix années de gérante du magasin « la Semence¹ »



Photo Thierry de Noncourt

Moi, je n'avais pas trop le temps de faire des dictées, parce que j'étais au magasin. C'est donc à treize ans que j'ai commencé à travailler au magasin. C'était très prenant parce que j'étais devenue gérante. On m'avait juste dit : « En deux semaines, tu apprends, et puis après, tu gères cette entreprise.

— Ah, d'accord. En fait, je vais jouer à la marchande, mais en vrai. Parfait ! »

Je faisais tout, les commandes, le rangement, la vente, etc. Aussi, j'avais souvent besoin d'un peu d'aide, parce qu'il y avait beaucoup à faire. Ma

¹ <http://www.lafrontiere.ca/2013/04/26/la-semence-une-institution-depuis-1982>

mère y travaillait un peu et les gens qui entraient dans le magasin pensaient évidemment que c'était la dame plus âgée qu'il fallait voir pour les commandes spéciales. Mais quand ils allaient demander à ma mère : « Je t'achèterais bien un sac de 25 kg d'avoine.

— Allez voir ma fille ! »

Alors ils venaient vers moi. Comme j'étais quand même grande de taille, je disais aux gens que j'avais seize ans, et non treize, pour les rassurer.

« Oui, 25 kg, je vous fais le prix. » C'était rigolo. Parfois je disais à ma sœur Phèdre : « Je suis tellement débordée au magasin aujourd'hui, j'ai des commandes qui arrivent, il faut que je serve les clients, il faut que je fasse les prix... Tu ne viendrais pas m'aider, au magasin, s'il te plaît ?

— D'accord, je vais venir t'aider ! »

Alors elle venait, et nous étions toutes seules à travailler. J'avais treize ans et elle en avait dix, il n'y avait pas d'adulte. Là, c'était encore plus rigolo parce que les gens se demandaient : « C'est une entreprise gérée par des enfants ou quoi ? » Parfois, certains me disaient : « Ah, vous êtes la mère de l'autre ? Mais vous avez l'air très jeune !

— Oui, en effet ! On a trois ans de différence ! »

C'était un milieu intéressant. Ça a suscité la curiosité. Les gens aimaient bien cette atmosphère peu commune.

À la conquête de ma propre vie

Après avoir fait cela pendant dix ans, j'ai décidé de partir de mon côté. L'entreprise allait nettement mieux que quand j'étais entrée comme gérante, quand elle était en train de dégringoler. Nous avions beaucoup travaillé et l'entreprise fleurissait. Elle va toujours bien de nos jours. Et mon père y donne encore son pain.

J'ai donc décidé de faire des trucs de mon côté et d'aller à Montréal. Je n'avais jamais rédigé de C. V., j'en avais plutôt reçu parce qu'on avait eu parfois à recruter des employés. Je me suis dit que j'allais me baser sur les C. V. que j'avais vus. Par contre, je n'avais pas eu le temps d'apprendre le traitement de texte. Je me suis dit : « Je suis reconnue pour ma calligraphie, je vais le calligraphier, et puis si c'est bien fait, ça passera même si ce n'est pas super conforme. » Et donc j'ai apporté des C. V. calligraphiés un peu partout à Montréal, mais je n'ai pas eu de nouvelles. Ça ne marchait pas très bien. Je me suis demandé ce que j'allais faire. Un ami m'a dit : « Si tu ne trouves pas de job à Montréal, tu peux aller vendre des sapins à New York.

— Ah oui ? O. K. ! Depuis quand on vend des sapins à New York ?

— Avant Noël, c'est un truc typique, ils ont l'impression que les Québécois débarquent pour vendre leurs propres sapins à New York. Et donc, en fait, on arrive sur place et il y a des sapins qui débarquent sur la 11^e avenue, tu prends les sapins, et tu les vends.

— O. K. parfait ! »

Je suis partie pendant trois semaines vendre des sapins sur le trottoir à New York. On habitait dans un mobile home et on vendait des sapins en racontant des histoires sur les essences québécoises, sur notre propre production de sapin, en ayant l'air de nous y connaître.

Je me suis dit par la suite : « Tant qu'à faire, puisque c'est difficile d'avoir un emploi à Montréal, je vais plutôt aller à Londres. » J'ai pris un visa de travail pour l'Angleterre et je suis arrivée à Londres. Je ne connaissais personne, je logeais dans une auberge de jeunesse. Je me suis dit : « Il faut que je fasse un C. V. en anglais. » Je n'avais toujours pas eu le temps de découvrir le traitement de texte, je l'ai donc calligraphié à nouveau, avec des petits dessins au passage. Je n'avais pas mentionné que je n'avais pas de diplôme et j'avais indiqué que j'avais beaucoup d'expérience de travail. Je ne l'ai pas trop présenté aux gens qui me côtoyaient à l'auberge de jeunesse car je ne voulais pas m'entendre dire, une fois de plus, que ce n'était pas conforme.

Il y avait une cinquantaine de théâtres dans Londres et je me suis dit que l'un d'entre eux avait sûrement besoin d'une personne quelque part. Alors j'ai apporté mon C. V. dans sept théâtres différents. Quatre m'ont rappelée. Lors de l'entrevue à l'*Adelphi Theatre*, la dame m'a regardée

arriver, elle a regardé mon C. V. et elle m'a dit : « Je n'ai jamais vu ça. C'est toi qui as écrit ça ? » Je craignais qu'une fois de plus elle me dise que ce n'était pas conforme. « *Interesting !* Ecoute, c'est formidable, tu commences demain ! C'est intéressant, parce que, tu vois la pile de C. V., là, ils ont été faits à l'ordinateur et ils se ressemblent tous. Je n'aurai pas le temps de les lire. Mais le tien a attiré mon attention ! »

Je me suis dit alors que ce n'était pas conforme en effet, mais que j'avais néanmoins réussi à trouver un emploi. J'ai donc travaillé là pendant une année, jusqu'à la fin de mon visa, et je suis rentrée à Montréal.

Il fallait bien manger et être capable de payer son logement. Je devais à nouveau chercher du boulot. Je m'étais dit qu'il valait mieux voir le gérant de l'entreprise, parce que sinon le C. V. était automatiquement déchiqueté. Je me suis rendue dans une entreprise et j'ai demandé à parler au gérant. Il est arrivé : « Oui, c'est beau, tout ça, ton C. V., mais tes diplômes, tes études dans tout ça ? Parce que là, ça parle de collège... »

— Oui, j'ai travaillé au collège, mais je n'ai pas été étudiante au collège.

— O. K., mais il faut que tu comprennes quelque chose, ma fille : si tu veux travailler ici, il va falloir que tu gères de l'argent, il va falloir que tu sois capable de compter. Il faut vraiment que tu saches compter pour travailler ici.

— Oui, justement, à cet effet, si vous retournez au début du C. V., vous allez voir qu'en fait, j'ai dix ans d'expérience en gestion d'entreprise : j'ai géré des caisses enregistreuses, j'ai compté de l'argent, j'ai géré des stocks, des employés, des horaires...

— Non, tu ne comprends pas ! Parce que pour travailler ici, il faut VRAIMENT que tu saches compter.

— O. K. ! »

C'était pour vendre des affiches, je ne postulais pas à la NASA, quand même ! Je me suis donc dit : « Tant pis ! »

J'ai trouvé des emplois malgré tout, avec ce C. V. calligraphié, et j'ai notamment travaillé dans des auberges. C'est là que j'ai appris à me servir d'un ordinateur, parce qu'il fallait faire des réservations. Je me suis donc familiarisée avec le traitement de texte et les autres programmes.

J'ai travaillé ensuite dans les bureaux de cette auberge. Nous gérons deux restaurants, une auberge, un parking et nous faisons toute sorte de travaux. Plus tard, j'ai travaillé dans une chocolaterie, j'ai appris ce métier. La maison a fermé parce que la patronne est tombée enceinte. Elle m'a demandé si je voulais racheter la chocolaterie. J'ai regardé dans mes poches, j'avais environ 25 \$. J'ai dit : « Écoute, oui, ça serait envisageable, mais pour l'instant, non. »

Le parcours de mes deux sœurs

Phèdre a travaillé longtemps au magasin puis elle est partie pour l'Alberta, où elle se plaît beaucoup. Ce n'est pas dans l'extrême ouest du Canada mais presque, juste avant les Rocheuses. Elle est toujours là-bas. Elle a travaillé dans des ranchs, puis pour Park Canada. Elle plantait des fleurs et c'était très relax. C'était son boulot le plus relax, elle était fonctionnaire. Elle était un peu déstabilisée, parce qu'elle était habituée à travailler beaucoup chez nous, et là c'était : « Attends, tu plantes une fleur, il faut prendre une pause !

— Ah, et elle finit quand, la pause ? »

Elle m'appelait : « Je suis vraiment angoissée parce qu'on est toujours en train de prendre des pauses ! Là, on attend encore, mais je ne sais pas ce qu'on attend ! C'est trop relax ! Je ne me sens pas du tout productive par rapport à mon généreux salaire !

— Profites-en, Phèdre. Moi, dans les jobs que j'ai fait, on n'en avait pas beaucoup, de pauses ! Repose-toi entre deux fleurs ! »

Elle a fait d'autres métiers. En fait, à chaque fois que je l'appelle, elle me dit : « Oui, là, je n'ai plus tel emploi, j'en ai un autre, mais là, j'ai quatre propositions et je ne sais pas laquelle choisir. » Trouver un emploi ne semble pas trop compliqué pour elle, pour l'instant.

Elle a travaillé aussi comme assistante administrative dans une entreprise. Parfois, elle est aussi chauffeur pour de riches personnes. Elle doit conduire une Rolls Royce, d'un point A à un point B. Elle aime beaucoup l'Alberta, d'une part pour ses paysages, mais aussi parce que, comparativement au Québec, l'Alberta est très ouverte vis-à-vis des parcours différents, des parcours atypiques, de l'école à la maison et de la non-scolarisation. Là-bas, elle peut simplement dire « Moi je ne suis pas allée à l'école.

— Ah, super ! »

Et on passe à autre chose.

Chez nous au Québec, et encore plus en Abitibi, ce n'est pas aussi évident. Donc, en général, on n'en parle pas, parce que les gens sortent alors la loupe pour nous analyser, pour savoir si l'on sait compter, pour voir s'il y a des lacunes, si on est normales, et si on s'exprime normalement. Parfois c'est un peu lourd. Elle est donc bien contente du côté de l'Alberta.

Cassandra, à dix-sept ans, est partie faire un stage dans un ranch où il y avait un maréchal-ferrant qui avait appris beaucoup auprès des Apaches au sujet de la médecine douce pour les chevaux : comment soigner des plaies, ne pas condamner un cheval trop vite, faire en sorte qu'on lui évite des « remèdes de cheval ». Elle est partie pendant quatre ou cinq ans, elle a appris ce métier-là et elle a suivi le maréchal-ferrant dans ses tournées. Ensuite, elle est revenue du côté de Rouyn-Noranda où mon père habite et elle est devenue gérante du magasin. C'est ce qu'elle fait encore. Et chaque matin, avant que le magasin n'ouvre, elle fait, en plus, des pâtisseries. Elle se lève donc à 6 h et fait des biscuits, des pâtisseries, jusqu'à 10 h 30. Ensuite, tout part, avec le pain, dans la voiture de mon père, pour être vendu au magasin à partir de 11 h.

L'été dernier, c'est la première fois, à vingt-huit ans que Cassandra distribuait son C. V., parce qu'avant elle avait eu énormément à faire sans avoir à chercher un emploi. Elle a déménagé, pour l'été, pour se rapprocher d'un lieu où il y avait davantage de compétitions équestres. Mes deux sœurs adorent les chevaux et Cassandra adore la compétition équestre *western*. Elle a travaillé dans une boutique équestre et elle a trouvé ça fort intéressant. Elle s'est dit : « Une boutique équestre ! Mon genre ! » Alors, qui sait, elle ouvrira peut-être un jour la sienne ?

Apprendre sur le tas

Lorsque je postulais à un emploi, sur mon C. V., je n'avais aucun diplôme. Si on me posait la question, en général, je sortais la petite phrase : « Pour des raisons familiales, j'ai commencé à travailler très tôt, donc je n'ai pas de secondaire 5 ». Le secondaire 5, c'est le diplôme de fin d'études secondaires au Québec, et c'est ce qui est exigé généralement pour tenter sa chance sur le marché du travail, à seize ans, quand on est libéré de l'école. Je disais cette phrase mais, la plupart du temps, les gens ne me posaient même pas la question des études. Je pense qu'ils le tenaient un peu pour acquis. Avec toute l'expérience que je décrivais, ils étaient un peu perdus, et ne me posaient même pas la question.

Il y en a même un qui m'a dit : « Mais toi, tu dois avoir ton université.

— Pour des raisons familiales, j'ai dû commencer à travailler très tôt, donc je n'ai pas mon secondaire 5.

— Oh, ça m'étonne. Ecoute, ce n'est pas grave, tu commences demain ! »

J'ai dit que, pendant que mes sœurs faisaient des dictées, moi je n'avais pas vraiment le temps de perfectionner mon français. Quand j'ai travaillé dans les bureaux de l'auberge, je faisais toutes sortes de tâches reliées à l'entreprise, et à un moment donné mon patron est venu avec un papier et m'a dit : « Toi, tu es bonne en français ? »

Quand j'étais à l'école Waldorf, mon professeur de français était anglophone et ne comprenait pas bien la langue française. Malgré sa bonne volonté, il avait du mal à nous transmettre la grammaire exacte. Il inventait un peu au fur et à mesure. J'arrivais donc avec mes cahiers chez mon papa toutes les six semaines, et mon père disait : « Mais quand est-ce qu'il va le corriger ?

— Mais c'est évident, non ? Tu vois pas : c'est gribouillé de rouge partout : ça a déjà été corrigé !

— Déirdre, il y a encore trente fautes par page !

— Génial, j'ai appris à faire des fautes... »

Depuis, j'avais eu tellement de choses à faire que je n'avais jamais eu le temps de vraiment améliorer ma compréhension des participes passés, etc.

Donc, quand mon patron est arrivé avec : « Toi, tu es bonne en Français, toi ?

— Non... Euh... oui ! Oui, sûrement, oui.

— Alors corrige-moi ça ! »

Je fais de la correction de textes moi, maintenant ? Je n'ai pas les compétences ! Je capote ! Nouvelle tâche : on s'adapte... Qu'est-ce qu'on fait ? Là j'étais un peu paniquée, et je me mettais la pression, j'allais sur Google vérifier trois fois, je n'étais pas sûre de savoir bien écrire ce mot, mais finalement ça allait, on va essayer, il y a sûrement une logique quelque part, on va y arriver, on y arrivera !

Et puis finalement, je me suis rendu compte que si je n'écrivais pas sans fautes, mes collègues non plus – alors qu'eux étaient passés par l'école. Ils étaient de toutes les générations, et ils me faisaient corriger leurs textes ! Je suis donc devenue correctrice de français. J'étais plutôt surprise.

J'étais habituée à toujours apprendre sur le tas. Je ne sais pas d'avance comment on fait telle chose, mais je peux l'apprendre. C'est sûr que parfois je ressens un petit rush d'adrénaline, je suis un peu stressée parce que je me dis qu'il faut livrer la marchandise, qu'il y a des clients qui attendent... Mais au bout d'un certain temps, j'ai appris.

Récemment, à l'auberge, nous avons fait entrer un syndicat et ça a plutôt été mal pris : toute l'équipe s'est retrouvée à la porte. Mon père a pensé que je n'avais rien à faire dans un bureau, qu'il avait du travail pour moi. J'habite Montréal maintenant, lui est toujours à sept heures de route. Je suis donc souvent allée chez lui pour exécuter toutes sortes de travaux. J'ai fait des planchers, j'ai refait une salle de bain, j'ai fait toutes sortes de travaux de nettoyage, j'ai fait une terrasse, et ensuite, j'ai repeint le magasin et j'ai fait des tableaux pour accrocher aux murs. Un jour, il m'a dit « Est-ce que tu connais quelqu'un qui pourrait me faire un site internet ?

— Je peux te faire ton site internet, papa.

— Tu fais des sites internet ?

— Non, mais pourquoi pas ? Ça doit bien s'apprendre, non ?

— Ah oui, formidable ! »

Mon copain était un peu désespéré : « Tu ne sais pas graver un cédérom et tu vas faire un site internet ? » Je m'y suis donc mise.

Il fallait faire ce site internet parce que mon père allait sortir un nouveau livre, paru en janvier dernier, publié et distribué à compte d'auteur. J'ai donc aussi contacté les médias, et j'ai distribué les livres. Mon appartement de Montréal, tout petit, est devenu une boîte de distribution. Nous avons souvent des appels pour des livres. C'est ce que j'ai fait depuis, et bien que je n'aie pas de compétences à la base, je me suis lancée. Certains me trouveront peut-être naïve, car je me lance facilement dans de vastes projets.

Ma mère, entre enthousiasme et dépression

Ma mère a vraiment suivi mon père dans sa quête d'authenticité. Pour elle, c'était tout à fait logique et on voyait qu'elle était en accord, mais parfois c'était émotionnellement trop difficile pour elle. Il y a des moments où nous voyions qu'elle se disait : « Bon, je vais le laisser faire son truc, et puis moi je vais vaquer à ma cuisine et mon jardin. » Elle semblait un peu plus insécure que mon père.

Quand on était toutes petites, elle n'essayait pas non plus de m'inculquer la peur ou de me surprotéger vis-à-vis de mon environnement. Evidemment, elle me disait : « Mets ton chapeau

quand tu vas dehors ! » et ce genre de choses. À table, il fallait avoir les « bonnes » manières comme si nous risquions, un jour, de rencontrer la reine, ou quelque chose comme ça. Parfois nous disions : « Maman, ça va, là, je comprends qu'il faut manger ma soupe en faisant glisser sa cuillère vers l'extérieur, mais je ne rencontre pas la reine demain » ; « Maman, là on est chez nous. Quand nous serons en visite chez quelqu'un, nous ferons comme il se doit. » Elle répétait



beaucoup les choses, parce que selon elle, tout le monde, et spécialement les enfants, ne comprend pas tout de suite. Parfois, je disais : « Maman, j'ai trois ans et je plie le mélange² comme il se doit depuis longtemps déjà ! J'espère que tu ne vas pas me répéter ça toute ma vie ! » Elle m'a pourtant toujours répété : « Oh, est-ce que tu sais comment plier le mélange ? Je vais te montrer !

— Non, Maman, ça va ! »

Très jeune, je faisais les gaufres le matin, je faisais les recettes que je trouvais dans ses livres.

Ma maman a fini par faire une dépression. J'avais neuf ans et ça a plutôt bouleversé la confiance qui régnait dans les lieux. À partir de là, nous avons appris à moins faire confiance, à vivre un quotidien

plus bouleversé, avec plus de disputes au sein de la famille, entre nos deux parents. Ces années ont été très difficiles. Toute notre adolescence, évidemment, a été empreinte de cette atmosphère-là.

Mes sœurs avaient développé une technique pour survivre à tout ça : elles partaient dehors voir les chevaux. Et il y avait des moments où elles étaient très souvent, très longtemps, avec les chevaux. Elles avaient développé une technique pour monter sur nos deux gros chevaux de trait, parce qu'elles étaient toutes seules et que personne ne pouvait aider la deuxième à monter avec ses mains. Ainsi, Phèdre aidait Cassandra à monter, et puis elle se mettait à califourchon sur la tête du cheval qui broutait. Le cheval se disait : « Mais qu'est-ce qu'elle fait sur ma tête ? » et puis hop, il soulevait la tête. Elles passaient des heures sur leurs chevaux de trait. Elles ont par la suite voulu un cheval de selle. Mon père leur a dit que pour avoir un cheval, il fallait gagner de l'argent en faisant par exemple des bagels, les petits pains ronds avec un trou au milieu. « Ah oui ?

— Oui, si vous faites des bagels, toutes les semaines, pour le magasin, vous allez ramasser des sous et puis vous aurez votre cheval. »

À cette époque-là, il y a donc eu beaucoup de bagels au magasin.

Ma maman a ainsi participé du mieux qu'elle a pu à notre vie familiale, mais à un moment donné, la situation s'est renversée et à l'adolescence de ses enfants, ça a été beaucoup plus difficile pour elle. Il lui semblait que les enfants petits, c'était plus simple. Avoir des adolescentes à la maison, c'était plus complexe.

Il y a eu un stade où elle ne pouvait plus s'occuper de nous. Elle a fait un rejet complet de ce que nous étions qui a duré plusieurs années. Nous nous sommes donc mises à l'écart. Plus tard, quand elle allait mieux, elle a voulu rattraper, recoller les pots cassés, mais ce sont des choses qui prennent du temps. Maintenant, elle va vraiment beaucoup mieux. Elle est toujours avec mon père, elle est à la ferme et elle fait surtout de la cuisine et du jardinage.

C'était vraiment au plan émotionnel qu'elle était vraiment dépassée par tout ça. En conséquence, toutes sortes de choses se sont bousculées, à ce moment-là, dans notre environnement. Elle va mieux maintenant.

² En cuisine, plier c'est incorporer une préparation à une autre, avec douceur, en repliant à plusieurs reprises depuis le bord du bol vers son centre, à l'aide d'une spatule ou d'une cuillère de bois.

Chez nous, c'était la vraie vie. Pas une vie parfaite de *La Petite Maison dans la prairie*, ni un conte de fée.

Ma maman a fait le choix de suivre mon père dans cette « folle aventure ». Elle avait énormément d'énergie, c'est ça qui était épatant. En fait, elle en faisait peut-être même un peu trop, parce que quand elle faisait table d'hôte, elle avait quand même des enfants accrochés à elle, elle allaitait, elle faisait la cuisine et le ménage pour recevoir trente personnes ! Elle vivait avec passion. Malheureusement, les gens très passionnés ne se rendent pas compte de la fatigue de leur corps, et c'est peut-être un peu ce qui a dû se passer pour elle. Mais, pour elle, comme elle me l'a redit récemment, c'était très stimulant. Elle avait réalisé qu'elle adorait la cuisine. Elle a maintenant six mille livres de cuisine, elle en avait déjà trois mille quand j'étais jeune. C'était vraiment une passion pour elle.

Mon père et sa méthode

Mon père, c'était plutôt un roc. Il s'est sans doute dit : « Est-ce qu'elles vont apprendre quelque chose un jour ou est-ce que je suis en train de me tromper ? » Mais la plupart du temps, il était très solide.

Ses parents avaient choisi pour lui qu'il serait le prêtre de la famille. Mais il s'était rendu compte, très jeune, que le juniorat et devenir prêtre, ce n'était pas pour lui : « Non, je choisis ma santé mentale, ça ne marchera pas comme ça, je me choisis moi-même. » C'est sans doute pour cela qu'avec nous il était solide dans toutes ses décisions.

Mais est-ce que mon père peut douter ? Léandre Bergeron peut-il avoir une petite inquiétude ?

Cela a pu arriver, même à Léandre Bergeron ! Voici un petit exemple. En tout, j'ai fait trois ans et quart d'école, le quart étant l'école publique, et trois ans d'école Waldorf, dans lesquelles il n'y avait pas d'examen. Nous ne nous sentions pas en compétition les uns avec les autres. Nous montions quatre pièces de théâtre par année dont un opéra. Moi qui aimais bien le spectacle, je trouvais cette école géniale.

Par contre, je n'ai jamais vraiment compris qu'on allait à l'école pour avoir de bonnes notes. Moi, je n'allais pas à l'école pour ça. Un jour, mon père me dit : « Tu m'as demandé une paire de patins. Si tu veux avoir tes patins, il va falloir que tu aies de meilleures notes à l'école. » Je me suis vraiment dit : « Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Depuis, quand on est sur ce modèle de valeurs, de "je dois te prouver quelque chose ?"... tiens donc ! » Alors ça ne m'a pas trop fait d'effet, parce qu'en fait, je me suis dit : « Bon, bien tant pis, je n'aurai pas de patins neufs. »

Plus tard, je lui en ai reparlé et lui ai demandé : « Pourquoi tu m'avais dit ça ? »

— Mais qu'est-ce qui m'a pris ? »

Je me souviens aussi qu'à l'école Waldorf, je trouvais les chiffres peu intéressants. Un jour, alors qu'on faisait de la construction avec mon père, il a donc sorti la règle, et il m'a dit : « $16 + 16$, Déirdre ? »

— Je ne sais pas, c'est peut-être 40, c'est peut-être 25, je ne sais pas.

— O. K. ! Là on va se concentrer Déirdre, qu'est-ce que ça fait, $16 + 16$?

— Je ne sais pas ! »

En fait, je ne voyais pas pourquoi ça devenait si important tout d'un coup, alors il s'est mis un peu en colère et j'ai compris, là, qu'il voulait que je connaisse mieux les maths. Mais je me suis dit que ça allait lui passer. Je n'en ai pas fait tout un drame et il ne m'a jamais plus parlé de chiffres comme ça.

Quand on posait des questions, parfois il élaborait une longue réponse : « Oui, enfin, étymologiquement, si on retourne en arrière, III^e siècle av. J.-C.... »

— Papa, j'avais juste une petite question, là c'est un peu trop ! »

Comme il le dit dans le livre, notre regard partait, et il se disait qu'il faisait le professeur d'université, et qu'avec des enfants ça ne fonctionne pas.

Les seuls moments où on a vraiment fait l'école à la maison, c'était quand j'ai quitté la première année. Il fallait qu'on réponde à la demande de la commission scolaire, parce que sinon, c'était une enquête de la DPJ, Direction de protection de la jeunesse, pour voir ce qui se passait, pour trouver ce qui n'allait pas. C'est le seul moment où, par rapport au cahier qu'on était obligés de suivre, il a fait le professeur. Mais c'était de temps en temps et ça n'a pas duré longtemps parce qu'en fait, il n'aimait pas ça. Il se disait qu'il n'avait pas envie de jouer au professeur avec ses enfants. Avec mes sœurs, ils ont fait de temps en temps des dictées, mais cela partait de leur désir. Il ne décidait jamais qu'aujourd'hui nous ferions tel truc ou que nous apprendrions telle chose.



Il faut dire que notre milieu de vie faisait que nous avions toujours beaucoup de choses à faire. Il ne nous demandait pas : « Est-ce que ça vous dit de... », « Est-ce que vous avez envie d'aller faire avec moi de l'abattage ? » Je suis désolée pour les végétariens et les végétaliens mais nous avions une ferme et des animaux, et nous participions très jeunes à leur abattage. Il disait : « Aujourd'hui, on fait l'abattage. » Nous étions incluses toutes les trois dans le projet, et nous partions aider notre père.

Nous connaissions tous les travaux de la ferme. Parfois, ça nous tentait donc moins, nous aurions bien fait autre chose comme jouer avec les poupées ou dessiner. En fait, mon père s'occupait deux heures par jour de la ferme, à part le week-end, parce que tout le reste du temps, c'était la boulangerie : il commençait à travailler à minuit, tous les jours, il faisait des siestes, son emploi du temps était bien rempli. C'est l'après-midi, entre 14 h et 16 h, qu'il s'occupait de la ferme. Parfois, il partait et nous disait : « Bon, je m'en vais dans le champ !

— Super, O. K., bye ! »
Ma mère se disait alors : « Oh mon Dieu ! Mon mari est tout seul et mes filles jouent aux poupées et ne vont pas l'aider ! » Alors elle venait derrière nous : « Allez aider votre père !

— O. K. ! » Et nous y allions.
Y étions-nous obligées ? C'est la question. Est-ce que nous étions soumises ?

Non, nous nous disions en fait : « C'est vrai, il y a un réel besoin d'aider. Peut-être que ça ne me disait pas de le faire, mais bon, dans deux heures je serai libérée et je ferai mes trucs. » Nous apprenions donc tout simplement à faire partie de ce milieu-là, à faire partie de cette vie-là où tout le monde y met du sien, où tout le monde participe.

Mon projet d'actrice

Il y avait des choses qui ne se faisaient pas chez nous. Par exemple, parler entre grands et ne pas écouter Déirdre qui arrivait et qui posait une question. Il interrompait toujours sa conversation pour parler à Déirdre. Il y a des parents qui n'aimaient pas trop : « On avait une discussion sérieuse, et tu interromps tout pour ton enfant ! »

Il y avait une autre chose que mon père détestait entendre quand il y avait de la visite, surtout quand j'étais très petite. À cette époque, beaucoup de monde venait à notre table d'hôtes, ou nous rencontrions des gens au magasin. Ils me demandaient, à trois ans : « Qu'est-ce que tu vas faire plus tard ? », « Qu'est-ce que tu vas faire quand tu seras grande ? » Ils trouvaient ça mignon, et moi je me disais que c'était intéressant, qu'ils s'intéressaient à ma vie, qu'ils voulaient savoir ce que j'allais faire. Je savais d'ailleurs déjà : « Moi, je vais être actrice, et d'ailleurs je vais être actrice très bientôt, parce que moi je vais être enfant-actrice, pas grande, parce qu'après, bon, les scènes où il faut embrasser des garçons, ça non ! » Et je voyais mon père

qui leur disait carrément : « On ne demande pas ça à un enfant ! On le laisse dans sa vie, on lui fout la paix, il fera ce qu'il voudra quand il le voudra ! » Je me disais qu'il n'avait pas l'air d'aimer que les gens me demandent ce que j'allais faire de mon avenir, où je serai et qu'est-ce que je ferai.

Est-ce que j'ai essayé de devenir actrice ? Enfant, c'était mon plan. Mais mon père, quand je suis arrivée avec de grands projets, lui avait déjà son projet de vivre de la ferme.

Tous les produits laitiers venaient de notre ferme. On ne vivait pas en autarcie, mais une grande partie de ce que nous mangions venait de chez nous.

Moi, j'avais des projets de grandeur. Pour moi, c'était juste normal, ce n'était pas de l'ambition, c'était simplement que j'avais beaucoup de chose à faire, une vie, et qu'il fallait que ça commence, que je fasse mes voyages. Très jeune, je disais donc à mon papa : « Mais quand est-ce qu'on va à Paris ? »

— On ne va pas à Paris.

— Ah non ? Comment ça ? Moi, il faut que j'aille à Paris ! » Dans ma tête d'enfant, Paris rimait avec paradis, et j'avais une image idyllique de Paris. C'était comme un château dans les nuages, et donc je voulais vraiment y aller. Il m'a répondu : « Moi je n'irai pas, mais si tu veux y aller, tu iras.

— Ah bon, d'accord. »

Et puis par rapport à mon métier d'actrice, quand est-ce que ça commence ? Je ne pense pas qu'il s'imaginait aller à Montréal me conduire à des auditions, ça ne cadrerait pas trop avec notre vie. Plus tard donc, à l'adolescence, je me suis dit : « Projet raté. Qu'est-ce que je fais, étant donné que je n'ai pas réussi à être enfant-actrice ? » J'ai participé alors à des ateliers de théâtre, du côté de Rouyn-Noranda, pendant que je travaillais au magasin. Malheureusement, ça ne rejoignait pas vraiment ce que je recherchais, parce que moi j'avais envie qu'on travaille très fort pour mener un projet à terme et qu'il soit bien peaufiné. Là où ça se passait, ils étaient plus relax. J'ai donc quitté cet atelier. Ponctuellement, je me suis présentée à différentes auditions dans des écoles de théâtre, mais moi les auditions, ça ne me faisait pas juste des papillons, ça me faisait des barres dans le ventre. Il faut dire aussi que je n'ai jamais voulu aller à l'école de théâtre. J'ai toujours voulu être actrice. Je n'ai jamais voulu faire le métier de comédienne, c'est-à-dire que je voulais jouer mais que je n'avais pas envie de passer ma vie à faire des auditions, je n'avais pas envie de prouver à qui que ce soit que j'étais la meilleure actrice, j'avais juste envie d'avoir ma place. Je n'avais pas envie de jouer des coudes.

La dernière fois que je devais passer une audition, je n'y suis pas allée. En fait, j'étais chez moi en pleurs et je regardais par la fenêtre : il faisait un temps magnifique et moi j'avais une barre dans le ventre : « Je ne veux pas y aller, mais qu'est-ce que je vais faire ? » Je me suis dit que si je voulais réaliser mon rêve, c'était pour être heureuse, et que le jour où je serais actrice, je serais enfin heureuse parce que c'était mon projet. Mais en regardant au-dehors une magnifique journée ensoleillée, je me suis dit qu'en fait je n'étais pas si malheureuse que ça actuellement. Je n'irais donc pas à l'audition, je n'entrerais pas dans une école de théâtre, et je serai heureuse autrement.

Ma mère m'a dit : « Oui, mais Déirdre, tu peux faire ton propre film ! »

— Oui maman, tout à fait, je vais y penser, et puis quand j'aurais quelque chose, un embryon de projet, je ferai mon film. »

Peut-être que ça viendra...

La socialisation hors de l'école

Chaque famille est différente, chaque famille fait ses choix. La vision de la vie peut être très différente d'une famille à l'autre. Chez nous, j'ai été élevée vers l'ouverture. Mes parents n'essayaient pas de nous garder purs et de nous empêcher de nous mélanger à la société sous prétexte qu'elle allait nous salir ou faire de nous des êtres moins complets. C'est pour ça que j'ai

été libre à huit ans de partir habiter dans une autre famille. Ils auraient pu se dire : « Oh non, ils vont la massacrer, ils vont mal l'éduquer ». Ils se disaient plutôt que je faisais mes expériences. C'était une ouverture et non une restriction sur le nid familial. Pour moi et dans notre famille, la socialisation, c'était naturel, en vivant dans la société.

Est-ce qu'on a vu beaucoup d'enfants ? Je vois, de nos jours, beaucoup de familles qui sont en réseau, qui voient des gens et des enfants et qui ont des activités para-non-scolaires. Dans notre cas à nous, et je ne veux surtout pas généraliser, là où je vivais, il n'y avait pas grand monde et encore moins d'enfants. Nous aurions sans doute apprécié d'avoir des activités où on serait allées. Mon père m'a dit : « Pourquoi ne l'avez-vous pas demandé ? » Parfois, en tant qu'enfant, il y a des choses qu'on s'imagine dans notre tête. Nous ne savions pas que nous pouvions avoir accès à des cours de ski ou des cours de patin, parce nous nous disions que si ce n'était pas offert par les parents, c'est probablement que nous n'en avions pas les moyens, que ce n'était pas possible ou que l'équipement serait trop cher. Nous ne demandions donc pas à nos parents. Quand je demande à mes sœurs : « Qu'est-ce qui, d'après vous, nous aurait le plus manqué ? », c'est souvent cela. Nous vivions très bien et nous socialisions quand même, mais ça aurait été chouette s'il y avait eu plus d'enfants autour de nous. Ce n'était pas toujours évident parce qu'ils vont à l'école et qu'ils ne sont libres que le week-end.

J'avais trouvé une amie et même, pendant un temps, j'en avais deux. Ma sœur Phèdre avait trouvé une amie. Nous étions très fidèles en amitié, parce qu'il n'y avait vraiment pas beaucoup d'autres enfants.

La socialisation n'était pas un problème du tout dans notre famille. Nos parents avaient bien des choses à faire avant de se dire qu'il faudrait provoquer le fait de voir plus de gens. En conséquence, quand des gens arrivaient, nous étions vraiment très contentes de les voir.

Quand nous étions très petites, à l'époque de la table d'hôtes, il y avait beaucoup plus de gens chez nous. Ce n'était pas forcément des enfants, mais il y avait beaucoup de mouvement, il y avait beaucoup de gens qui venaient, qui passaient par la maison.

Le regard des autres

Au Québec, si on fait l'école à la maison, qu'on y fait tout le travail prévu et qu'on présente régulièrement les examens, le résultat, à seize ans, est le même que si on avait fait le parcours classique. Par contre, la non-scolarisation, comme en France, ça tombe dans une espèce d'entre-deux de légalité. Certains pensent que les parents essaient de préserver l'enfant, de le garder, qu'ils ne l'ouvrent pas au monde, que l'enfant va être séquestré et ne découvrira rien. La non-scolarisation était déjà difficile, mais j'ai lu récemment un article qui pronostiquait que cela allait devenir encore plus difficile.

Actuellement, cela dépend vraiment du lieu où on est. Au Québec, il y a des commissions et tout est géré de façon séparée. Il y a des commissions scolaires compréhensives, il y en a d'autres qui ont des préjugés. Il y a des inspecteurs plus ou moins tolérants. Il y a des familles pour qui c'est vraiment très dur, parce qu'ils ont peur de se faire enlever leurs enfants au prétexte qu'ils les enlèvent à la société et donc qu'ils les privent de tout. C'est très difficile.

Mon père a eu de la chance sur ce plan. Moi, j'étais entrée, un jour, dans le système. Le jour où, à huit ans, j'ai choisi de partir à Ottawa, dans une école Waldorf, la commission en a pris acte, et ils n'ont jamais demandé ce que j'étais devenue après. Mes deux sœurs n'ont jamais été en contact avec une commission scolaire. En théorie, il y a un service qui enregistre les naissances et normalement les enfants sont ensuite attendus à l'école. Mais ces deux services n'ont pas l'air de se parler, et personne n'est jamais venu chez mon père, personne n'a jamais posé de question, il n'y a jamais eu de contrôle. Nous nous sommes toujours demandé s'ils avaient peur de Léandre. Il fallait s'attendre, en effet, si quelque chose était intenté contre Léandre Bergeron, à ce que les médias s'en mêlent. Il avait cette chance-là. Nous ne savons pas trop, en fait, si c'est pour ça. Nous n'avons pas voulu vérifier parce qu'on ne voulait pas trop que quelqu'un réalise que

Phèdre et Cassandre existaient et nous ne voulions pas que la D. P. J. intervienne pour ces pauvres enfants.

Ne pas être scolarisée n'est pas simple et il existe beaucoup de préjugés.

Enfant, le regard des autres et notre marginalité n'étaient pas évidents, pour nous, tous les jours.

Certains sont étonnés que très jeune, j'ai pu quitter mes parents pour de si longues périodes. Naguère, beaucoup, comme mon père plus jeune, ne vivaient pas avec leur famille. Lui-même avait été placé au juniorat très tôt et ne rentrait que les week-ends. De nos jours, les enfants restent longtemps chez leurs parents. Moi, c'était exceptionnel. Je n'étais pas du tout animée par la peur parce que mon père ne m'avait pas briefé sur ce qu'allait être l'école, il ne m'avait jamais dit : « Maintenant je te mets au courant que... », « Ceci veut dire cela, donc soit au courant que... ». Je découvrais en fait tout avec une ouverture complète, j'allais vers la vie.

Parmi les gens que je rencontrais, il y avait quelques enfants qui osaient me dire que j'étais chanceuse de ne pas aller à l'école, mais la plupart du temps, parce qu'ils avaient probablement entendu le discours de leurs parents, c'était plutôt : « Ah oui, Léandre et ses enfants, c'est un peu bizarre, c'est inquiétant, tout ça ! » Beaucoup étaient plutôt terrorisés. Finalement, ils se rendaient compte qu'au quotidien, à nous fréquenter, ce n'était pas contagieux, après nous avoir testées comme il faut : « 25 + 25 ?

— Oui, je sais que ça fait 50 ! »

Je comprenais aussi pourquoi nous étions testées. Je me disais que je vivais sans aller à l'école, ce qui signifiait que les autres étaient obligés d'y aller alors qu'en fait ce n'était en rien obligatoire et qu'on pouvait très bien se débrouiller sans. « Tu es en train de me dire que je perds mon temps jusqu'à seize ans ? » Je comprenais pourquoi ils étaient fâchés, pourquoi ils nous attaquaient verbalement.

À la campagne, où j'ai grandi, être décrocheuse en première année d'école, ce n'était pas évident. Tout le village était au courant : « Déirdre Bergeron a quitté l'école ! »

Récemment, une jeune fille qui travaillait au magasin m'a dit : « Quelqu'un qui m'a demandé si je vous connaissais.

— C'est-à-dire ?

— Il m'a demandé si vous étiez capable de parler normalement, si vous étiez encore chez vos parents à votre âge, si vous faisiez simplement des biscuits sans être socialisées ! »

Un jour peut-être, les gens seront plus ouverts.

Je rencontrais des copains. Parfois, en marchant, en allant chez mon amie : « Tu as vraiment quitté l'école ? On veut juste savoir comment tu vas...

— Ca va bien, je vais chez mon amie. »

Précisément, chez mon amie, le grand frère m'attendait et me dit : « Je ne sais pas si tu le sais, mais décrocher en première année, c'est pas gagnant dans la vie. Ça veut dire que toi, je ne sais pas si tu le sais, mais tu ne feras rien de ta vie. Tu n'auras pas de job, tu n'auras rien ! Mais là, moi, je vais avoir des diplômes, mon secondaire 5 ! Mais toi, tu vas ruiner ta vie ! » Il m'a dit ça à six ans. J'étais ébranlée. Je suis allée voir mon père et je lui ai dit : « Écoute, je ne sais pas si j'ai bien fait de quitter l'école parce qu'apparemment, je ne ferai rien de ma vie, et c'est assez dramatique, je ne savais pas que sans école, on n'a pas de vie...

— Oui, bon, on verra, la vie peut nous surprendre. »

Quelques années plus tard, j'avais beaucoup d'activités, je gérais un magasin et je gardais des enfants en France. On me sollicitait pour illustrer des livres mais je n'en avais pas le temps. Je l'ai recroisé, lui, et à ce moment-là... il était sans emploi. Donc je me suis dit qu'en effet, la vie pouvait nous surprendre.

Les moments les plus durs, ce n'était pas quand nous étions enfant. Les adultes étaient embêtants, mais les autres enfants nous testaient puis partageaient dans des jeux, ce n'était pas compliqué. À l'adolescence, c'était un peu plus dur parce que là, les gens s'imaginaient que nous n'étions pas à leur niveau, que, parce que nous n'allions pas à l'école, nous ne savions pas comment nous comporter avec les garçons. Nous n'étions pas invitées aux anniversaires, parce

qu'il faudrait jouer à la bouteille et embrasser un garçon. « Ça va, je n'ai pas quinze garçons dans mon environnement de tous les jours, mais je pense que je pourrai réagir à peu près normalement ! » À l'adolescence, c'était donc un peu plus compliqué, mais ce n'est jamais devenu d'un poids tel que l'expérience n'en vaille pas la peine.

Mes sœurs n'étaient pas incapables d'avoir leur secondaire 5, elles n'en ressentaient tout simplement pas le besoin. Si un non-scolarisé veut, à un moment donné, avoir accès à des études supérieures ou spécialisées, il suit simplement une mise à niveau. Certains font des mises à niveau en trois mois, ce n'est donc pas inatteignable. Nous n'avions simplement pas de but qui justifiait que nous allions à l'école supérieure. À un moment donné, mes sœurs avaient des copains qui leur disaient : « Tu n'as pas de secondaire 5, tu ne pourras même pas travailler dans une épicerie de quartier. Si tu travailles, c'est que c'est au magasin de ton père, mais attends de voir comment ce sera dans la vraie vie... »

J'ai ensuite entendu parler d'une équivalence qui ne permettait pas d'entrer dans une école mais qui servait à rassurer les employeurs. Je me suis dit que si ça pouvait rassurer un employeur, ça pouvait sûrement rassurer mes sœurs. Je leur en ai parlé, je leur ai dit qu'elles pouvaient avoir ça. Phèdre a tout de suite dit que ça la rassurerait, que ce serait bien, et elle s'est mise à étudier un peu pour ça. Il fallait passer différentes matières : français, anglais, sciences de la nature, etc., une espèce de panel général pour voir si on est à peu près capable de connaître les bases. Elle s'est lancée là-dedans à fond et elle a eu de très bonnes notes. C'était étonnant, elle m'expliquait que les trois dames qui étaient là et avaient reçu son papier avec de si bonnes notes demandaient : « Mais quel genre de parcours avez-vous ? D'habitude, les gens ont du mal et reviennent trois fois faire ce genre d'équivalence. Vous n'avez pas de notes de cours. D'où sortez-vous ? » Ma sœur ne leur en a pas dit plus mais elle est sortie rassurée. À partir de là, elle semblait se dire que les limites, elle peut se les mettre, mais qu'elle n'est aucunement limitée de par son parcours atypique.

Le bon côté, si je m'y attarde, c'est que nous avons vécu une grande liberté, étant jeunes. Cela ne veut pas dire que nous ne sommes pas capables de travailler pour un employeur, d'être soumises à un employeur, du moins en apparence et en théorie – parce que je ne me suis jamais sentie soumise à un employeur. J'ai senti que j'étais là pour faire un travail et que je n'étais pas là pour tergiverser sur le sens profond de sa démarche et sa façon de faire qui n'était peut-être pas correcte. Souvent, je suis tombée sur des patrons qui disaient qu'il n'y avait qu'une seule façon de faire un travail : la leur. Je comprenais : c'était leur truc, leur entreprise, leur affaire, leur bébé. J'avais géré une entreprise moi-même, pas de la même façon, mais je savais quel genre de stress ils pouvaient avoir. Les emplois que j'avais, même si j'avais des patrons très embêtants et qui me parlaient très rudement, cela m'affectait parfois, mais ça ne faisait pas de moi un être soumis. Pour moi, le travail que je faisais d'un endroit à l'autre, c'était vraiment la découverte d'un nouveau métier, tout simplement.

Mon parcours m'a montré que j'ai beaucoup d'initiative, je sais que je ne peux pas m'asseoir sur les lauriers de mes études, car je n'en ai pas. Il me faut donc apprendre. Je pourrais dire que nous avons une capacité d'adaptation, que nous savons apprendre sur le tas.

Nous ne nous sentions pas différentes. Ce sont les autres qui nous disaient que nous étions différentes, que nous avions sûrement manqué de quelque chose. Nous nous analysions alors en nous demandant si nous avions manqué de quelque chose et si nous souffrions. Peut-être souffrions-nous sans nous en rendre compte ?

Mon père a écrit le livre *Comme des invités de marque*³... pour parler de son expérience avec ses trois filles. La non-scolarisation est très mal vue en général et ça inquiète beaucoup, parce que les gens ont peur que ce soit un recul, qu'on retourne en arrière, c'est-à-dire que les enfants n'aient plus accès à l'instruction, et qu'on se retrouve justement avec des femmes au foyer qui

³ Éd. Française : L'Instant Présent, 2014.

pensent qu'elles ne peuvent rien faire d'autre et qu'elles n'ont pas de capacités. On peut se dire ça, mais c'est un préjugé. En fait, on peut aussi regarder autrement la situation.

Personnellement, on ne m'a jamais vraiment approchée pour connaître ma vie, Parfois, des gens qui pratiquent la non-scolarisation ou l'école à la maison s'intéressent à moi et vont faire, par exemple, un petit documentaire pour essayer de montrer comment ça peut se passer. C'est sûr qu'avant de venir en France, je n'étais pas habituée à ce que les gens s'intéressent à mon parcours. En général, mon parcours suscite surtout des inquiétudes. Je me réjouis de pouvoir en parler, de pouvoir communiquer mon vécu pour contribuer à faire accepter ce genre de situation.

Non-éducation des villes et des champs

Nous avons grandi à la campagne et nos deux parents étaient présents. Leur travail se faisait à la maison. C'est ce qui se passait chez nous. D'autres familles inventent leur vie différemment. Si les deux parents vont travailler à l'extérieur, l'enfant qui n'irait pas à l'école devrait s'élever tout seul. Certaines personnes font des choix de vie par rapport à cela et il y en a pour qui cela fonctionne.

Dans un autre cadre, la non-scolarisation se passerait autrement. Certains la pratiquent en ville. Pour mon père, ça ne se passerait pas en ville parce que lui avait envie d'autre chose. Je sais, par exemple, qu'André Stern l'a vécue à Paris, donc en ville, et que ses deux parents ont travaillé. Le film *Être et devenir* montre des familles non-scolarisantes en ville. Il y a beaucoup de possibilités. Parfois je me dis que ça aurait peut-être été plus facile en ville : il y a eu plus de monde autour de nous, le gros préjugé est caché à travers la multitude des personnes et donc en fait on se sent moins mis à l'écart. Il y a moins de regards directs.

Mettre mes enfants à l'école ?

Je n'ai pas d'enfant.

Je suis allée à l'école, à ma demande, un tout petit peu, et j'ai pu en sortir, à ma demande également, quand ça n'allait plus. Mon père ne m'a pas dit : « Tu es mariée à l'école jusqu'à tes seize ans. » Pour moi, cela a été tout simplement une découverte. Je ne vis pas en réaction par rapport à l'école. J'en entends beaucoup de bien et beaucoup de mal aussi, j'entends les deux. J'ai beaucoup d'amis qui m'ont dit : « Moi, avec les parents que j'ai, l'école, ça a été ma délivrance ! »



J'apprécie beaucoup le parcours que j'ai eu pendant la première partie de ma vie, quand j'étais toute jeune, la façon dont j'ai grandi entourée de beaucoup de respect, le respect de mes capacités, de ne pas être obligée de douter de mes capacités tout le temps. Mes parents me faisaient confiance. Je n'ai donc pas tendance à regarder un enfant avec un décalage : pour moi c'est un être humain, c'est juste qu'il n'est pas adulte mais qu'il le deviendra. Ce serait normal d'offrir cette liberté à mes enfants, si un jour j'en ai. Je ne planifie pas d'en avoir tout de suite mais je vous raconterai comment ça se passe si ça arrive !

Les scolariser ou pas, cela dépendra de beaucoup de choses, de ce que je peux leur offrir tout en me respectant, de comment la personne avec qui j'aurai ces enfants verra les choses. J'ai vu aussi beaucoup de familles se casser parce que l'un est pour et l'autre est contre. C'est triste que les familles se brisent juste pour ça, alors que l'enfant veut bien aller à l'école s'il le faut. Il n'est pas obligatoire que ça devienne si compliqué entre les deux parents.

De prime abord, j'ai l'impression, si je me projette, que si mon enfant veut y aller, il le pourra, et que s'il ne veut pas, il n'y sera pas obligé. C'est vrai qu'enfant, on a tellement de choses à découvrir par nous-mêmes, dans notre monde, qu'avant l'adolescence on n'a pas nécessairement besoin de tant de connaissances obligatoires.

Plus tard, la recherche de savoirs peut vraiment partir de nous. Il y a beaucoup d'enfants qui n'ont pas été scolarisés et qui, à l'âge adulte ou à l'adolescence, décident : « Moi, finalement, je veux tel métier, donc je fais les mises à niveau, je rentre dans telle école, et puis je m'y mets. » Ils sont tout à fait capables de le faire.

Transcription assurée par Margot Robert-Winterhalter (revue par l'auteur)

Sites :

Léandre Bergeron :
leandrebergeron.com

CREA-Apprendre la vie :
education-authentique.org

Le livre et le DVD :
education-authentique.org/index.php?page=un-livre